

bles, tous ses instruments de chasse, les cors, les épieux, les coutelas, les filets que des têtes de cerfs aux bois superbes rangées au long de la muraille supportaient gravement; désormais il ne devait plus y avoir de plaisir et de divertissements pour le jeune baron. Tout cela n'avait d'attrait pour lui qu'à cause des souvenirs qui y étaient attachés, mais son œil morne ne trahissait aucune espérance. Ombert, ayant achevé ce triste inventaire, s'arrêta un moment au milieu de la salle comme anéanti; puis la pensée lui revenant tout d'un coup, il releva brusquement la tête et sortit à pas pressés comme lorsqu'on veut accomplir quelque chose sur-le-champ, de peur de l'oublier. Il descendit dans la cour, entra dans la fauconnerie, en tira l'un après l'autre tous ses faucons, les débarrassa de leurs grelots, et leur rendit la liberté; tout cela silencieusement, avec la même expression terne et froide

Les oiseaux, qui avaient été négligés depuis la veille, rendus à leurs habitudes sauvages par la faim qui les aiguillonnait, et ne se sentant d'ailleurs ni empêchés ni rappelés, s'élevèrent rapidement dans les airs et se perdirent bientôt. Un seul resta, c'était un gerfaut de la plus grande beauté, dont les nobles dispositions avaient été développées par des soins tout particuliers, et qui était devenu, à cause de sa docilité, le favori de Catherine, en même temps que par sa force, son adresse et son courage, il faisait l'orgueil du vieux Grild, le fauconnier. Il se posa obstinément sur le bras de son maître, qui le caressa et s'écria avec armertume :

— Il n'y a donc que les hommes qu'on ne puisse apprivoiser tout à fait !...

Tout à coup le faucon prit sa volée; il monta comme une flèche à une hauteur prodigieuse d'où il s'abattit sur une bande effarée de ramiers que son œil perçant lui avait fait découvrir, venant du côté de Marmoutiers, chassée peut-être par les autres faucons, et il redescendit vers Ombert, tenant entre ses serres une blanche colombe. Le baron, d'abord étonné, avait suivi de l'œil cette chasse improvisée et y avait pris quelque intérêt; son visage s'était un peu ranimé, car l'homme est toujours accessible à la distraction, si accablé qu'il soit.

— Bravo ! bravo ! mon beau et valeureux



Zéa.

Luisant, va, c'est de bonne prise, c'est un pigeon de ces moines félons; déchire-le malgré ses gémissements, Catherine n'est pas là pour te demander sa grâce. Il est juste qu'il meure. Puissé-je un jour tenir aussi sous moi mes ennemis ! Qu'ils n'attendent de l'excommunié ni grâce ni merci, pas plus que je ne leur demande à présent.

Cela dit Ombert retomba dans son sinistre recueillement, et, laissant Luisant savourer son sanglant festin, il rentra dans l'intérieur du château. Dans la salle d'armes, l'aspect de ces nombreuses panoplies, de ces glorieux trophées, marques de la puissance toujours respectée de ses ancêtres, ajouta au sentiment de l'abandon et de l'abaissement où il se trouvait, lui, le dernier rejeton de l'antique famille de Roche-Corbon. Il avait ainsi parcouru, revu toutes les parties du château, à l'exception de la chambre de Catherine. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta. Cette dernière épreuve était la plus sensible. En sondant toutes ses autres plaies, il avait pu conserver son impassibilité, mais ici le cœur lui défaillit; il pressa son front et ses yeux de ses deux mains, comme pour empêcher son esprit de s'égarer et pour ne pas verser des larmes. Longtemps sa main resta posée sur la porte avant qu'il pût se décider à l'ouvrir.

— Hélas ! disait-il, que vais-je faire dans

cette chambre ? Elle devrait maintenant rester close comme une tombe, car mon bonheur est passé pour jamais. Catherine ne m'aime plus : m'a-t-elle jamais aimé ? Quelques vaines paroles chantées par un moine arrogant et cupide peuvent-elles éteindre l'amour ? Non, elle ne m'aimait pas, et cela est affreux à penser. Elle se réjouit sans doute à présent de n'être plus liée à mon sort. Je lui étais odieux : c'était là le secret de sa tristesse.

En parlant ainsi, Ombert ouvrit machinalement la porte et souleva la portière. Que devint-il lorsqu'au fond de la chambre il aperçut Catherine assise dans la haute chaise de chêne sculpté où elle s'asseyait d'habitude. Elle avait les deux mains jointes et posées sur ses genoux, et la tête penchée sur son sein. Son visage avait perdu ses dernières couleurs et semblait être de marbre blanc, et l'immobilité que la jeune femme conserva lorsque son mari

entra ajoutait encore à cette similitude. Ombert crut rêver.

— Catherine ! s'écria-t-il; est-ce bien toi ?

Catherine tressaillit vivement, comme si elle se fût réveillée; mais les traces que les larmes laissaient sur son visage montraient assez que la douleur l'avait seule absorbée, à ce point. Elle leva sur son mari des yeux étonnés où la pensée n'était point encore revenue.

— Oui, dit-elle, c'est moi, mon Ombert; tu as bien tardé à revenir.

Ombert s'était jeté à ses pieds.

— Pardon ! pardon ! ma Catherine ! s'écriait-il, j'ai blasphémé, j'ai pu croire que tu m'avais abandonné, que ne m'aimant pas, tu avais saisi avec empressément le prétexte de mon excommunication pour te séparer de moi. Ces misérables moines qui s'imaginent pouvoir à leur fantaisie briser des liens que Dieu lui-même a formés, et moi, plus misérable encore, qui n'ai pas su connaître le cœur de ma Catherine ! Oh ! pardon ! mais, quand je ne t'ai plus vue, ma raison a achevé de m'abandonner. Je suis si malheureux ! n'importe, j'ai eu tort; mais enfin, tu me pardonneras, puisque tu m'aimes encore. Croirais-tu que j'avais interprété ta tristesse et tes larmes comme des signes de haine ? Je le vois bien maintenant, mes chagrins seuls causaient les tiens : tu avais sans doute